LE CŒUR DU PROBLÈME

CE N'EST PAS LE THOMISME, C'EST LA SCOLASTIQUE[1],

Cœur de Jésus, en qui se trouvent **tous** les trésors de la SAGESSE et de la SCIENCE
Ayez pitié de nous.

De tout côté on nous enseigne qu'il faut prendre saint Thomas comme Maître. Nous partageons cet avis. Mais nous sommes surpris de voir les "thomistes" si souvent en désaccord. Toute ma vie j'ai entendu de chaque "thomiste" qu'il avait deux principes, toujours les mêmes : 1° il était le seul à avoir compris saint Thomas ; 2° tous les autres thomistes n'avaient pas compris saint Thomas.

Quand on voit des experts (?) aussi différents que Maritain, Madiran, Sertillanges, Garrigou-Lagrange, Gaume, Aubry, Calmel, Avrillé, Ecône, etc. etc. qui se disent tous thomistes et qu'on voit comment ils agissent et décident dans leurs choix, on est obligé de conclure qu'**il y a un problème du thomisme**.

Voici quelques passages (*in extenso*) d'un auteur qui me semble vraiment compétent, lucide et d'un jugement sûr. Dans certains domaines (scientifiques en particulier) on pourrait nuancer ses positions, mais dans le domaine de la philosophie, de la théologie, de la critique historique, de l'analyse des maux religieux et sociaux, des solutions à envisager, de l'apostolat, de l'apologétique, de la direction des âmes, de l'enseignement religieux et profane, etc. il me semble être un maître, un maître **antilibéral**, un maître incomparable. Plus nous le pratiquons, plus nous découvrons un intelligence profonde, réfléchie, féconde, mûre, inspirée.

Il s'agit du Père Aubry (1844-1882), Docteur en théologie, Directeur de Séminaire, Missionnaire, Confesseur de la Foi.

Mort à 38 ans, il a laissé une œuvre unique et gigantesque. Voici pour le sujet qui nous concerne quelques passages pris dans sa biographie écrite par son frère, *Une âme d'apôtre, vie de Jean-Baptiste Aubry*[2]*,* 1928.

On comprendra que le problème actuel n'est pas : *oui ou non saint Thomas*, mais : *oui ou non* ***saint Thomas ET la scolastique*** (la vraie, pas la dégénérée). Et **donc, saint Thomas, la scolastique ET LE SYLLOGISME, trois éléments unis.** Malheureusement on les sépare, et même souvent on refuse l'un ou l'autre, d'où l'origine des confusions.

La vérité étant aujourd'hui très mélangée avec l'erreur, il est difficile de la bien cerner. Le syllogisme, bien manié, est indispensable pour raisonner juste et trouver la vérité dans la confusion. On observe que ceux qui le refusent pensent mal et, conciliant erreur et vérité, agissent mal.

En sus, le P. Aubry préconise la contemplation par la méditation. Cet ajout est essentiel, car, en final, le **cœur** du problème n'est pas la philosophie, n'est pas l'intelligence, mais le **Sacré-Cœur**, source de la Sagesse et de la Science. Il ne trouva cet enseignement qu'à Rome, et après avoir essayé vainement de l'appliquer en France, il partit comme missionnaire en Chine, nous laissant cet apophtegme prophétique :

> "**Ce qu'il nous faut, ce sont des chrétiens et des prêtres radicaux dans le bien**. Lorsque les idées régnantes, les désertions et les scandales, auront enlevé à l'Église la moitié, puis les trois quarts, puis les neuf dixièmes, puis les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, puis les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de sa famille, **si le millième demeuré fidèle est excellent et radical, tout sera gagné**, car ce millième formera la petite mais vaillante armée de Gédéon, la semence saine et irréprochable d'une **nouvelle société**. Combien serait plus puissante, pour la régénération d'un peuple comme le nôtre, une telle phalange, **sortie d'écoles théologiques solides, armée de toute la force surnaturelle de l'Évangile, fortifiée de principes sûrs et inébranlables contre l'esprit du siècle !** Elle se répandrait partout, occuperait les positions sacerdotales, comme des postes militaires où elle doit faire sentinelle et combattre, saupoudrerait en quelque sorte la société et lutterait avec ce bel ensemble contre l'erreur. Certainement elle vaincrait, à moins que l'Ecriture n'ait menti en disant : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I Joan., v, 4). **On dit souvent : «Les hommes manquent !» Je n'en crois rien ; CE SONT LES PRINCIPES QUI MANQUENT**, et il y a toujours assez de chair humaine. La France est trop féconde pour manquer d'hommes ; **quand on a les bons principes, on fait des merveilles avec quelques hommes**. Notre-Seigneur a précisément voulu, par le choix des apôtres, prouver que la pauvreté d'hommes n'est pas un obstacle, mais une ressource souvent, toujours même, moyennant des principes. **LE MAL, C'EST QU'IL Y A DES HOMMES, BEAUCOUP D'HOMMES, MAIS PEU DE PRINCIPES**".

p. 145. Plus tard, le jeune théologien ira jusqu'à prouver - dans ses études sur la science comparée - que ***la méthode gallicane*** *a été une des causes de la sécularisation des sciences, parce que* ***de la théologie, qui est une science générale, elle a fait une science particulière et séparée, sans rayonnement sur les autres sciences****. Il ajoutera même que cette méthode «a* ***puissamment contribué à l'abaissement de l'intelligence chrétienne et de la Foi, de cette Foi profonde, lumineuse et puissante, véritable levier du christianisme****».*

Tout autre était l'étude de la Foi au Collège Romain. «Le P. Franzelin avait pour devise la recherche de ***l'intelligence du dogme****. Son exposition était large, profonde édifiée sur les* ***principes****, pétrie de tradition, serrée en philosophie. Il ne croyait pas nécessaire de voir, d'éhoupper tous les traités, pas même toutes les parties d'un traité ; mais d'aller au cœur du dogme* ***CONTEMPLÉ****, d'en marquer les* ***principes*** *et les grandes lignes ; d'éclairer les points culminants d'où la lumière, par une loi naturelle, rayonne sur les moindres détails, comme le soleil, lorsqu'il paraît au sommet d'une montagne, inonde, échauffe de ses rayons jusqu'au brin d'herbe de la vallée».*

---

[1]dont le Larousse donne la définition suivante : *qui a rapport aux écoles du Moyen-Age et à leur méthode d'enseignement, fondée sur la tradition et l'emploi du syllogisme : la philosophie de Descartes rompt avec la tradition scolastique.*
Au mot syllogisme on lit : *argument qui contient trois propositions (la majeure, la mineure et la conclusion), et tel que la conclusion est déduite de la majeure par l'intermédiaire de la mineure. La majeure est la première proposition du syllogisme. La mineure est la seconde, celle qui a pour sujet le terme mineur, et pour attribut le moyen terme.*

[2] Les Ed. Saint-Rémi, ont commencé à le faire connaître : *Mélanges de philosophie catholique (307 p.), Vie sacerdotale (248 p.), Contre le Modernisme, étude de la tradition, le sens catholique et l'esprit des Pères (189 p.)*, et Mgr Févre, *Le Père Aubry et la réforme des études ecclésiastiques (165 p.).*

Franzelin excellait surtout en trois choses : la connaissance parfaite du ***rôle que joue le principe d'autorité dans l'Eglise ; la notion précise de l'ordre surnaturel*** *; enfin* ***la synthèse dogmatique dans la PIÉTÉ****. Aussi, l'abbé Aubry conseillait-il l'étude de ce théologien de préférence à tout autre : «Piochez Franzelin, disait-il à ses élèves les plus ardents à la théologie ; avancez profondément dans son idée ! Si quelqu'un cherche à vous en détourner en disant : le Christ est ici, il est là ! ne l'écoutez pas, continuez votre route». Et ses meilleurs élèves ont avoué «qu'ils devaient le peu qu'ils valaient à deux hommes, Franzelin et l'abbé Aubry». C'est que «Franzelin contient tout à l'état de germe et de principe ; c'est le mode contemplatif. Il m'a appris, disait-il, à* ***MÉDITER la substance du dogme****, et non pas seulement à chercher des textes, à grouper, manipuler, agencer des preuves, comme l'enfant arrange un jeu de patience ; preuves sans idées, car la première n'est que la répétition de l'idée à prouver, et toutes les autres la répétition de la première, y en eût-il dix mille !»*

L'étudiant conserva toute sa vie un grand amour pour son maître en théologie, une admiration raisonnée pour sa méthode qu'il «s'obstinait à trouver applicable partout», même en Chine où les Jésuites ne craignent pas d'y former le clergé indigène. «Pour moi, Franzelin est l'objet d'un culte, d'une vénération, non seulement comme savant, mais aussi comme saint, ou plutôt comme saint et savant à la fois, deux choses inséparables quand il s'agit de la science théologique. Combien il était aimé de ses élèves ! En quelle estime, dispersés aujourd'hui dans le monde, ils ont ses travaux et ses idées ! Quelle impression d'admiration austère et profonde nous saisissait à son entrée ; puis, quel religieux silence, lorsqu'il commençait à parler ! On sentait vibrer, dans sa puissante exposition, ***l'enthousiasme de la vérité révélée****, la sainte flamme de la théologie. Voilà le type du professeur, de cette haute forme d'apostolat, Alios fecit doctores (Ephés. IV, 11)».*

p. 155. Une dernière remarque. Relevée par l'étudiant lui-même, elle prouve la valeur et la fécondité de la méthode romaine, l'influence précieuse qu'elle prit sur sa vie. La théologie est utile à tout, disions-nous plus haut ; elle porte des ***principes*** *qui éclairent toutes les sciences. L'abbé Aubry en est un exemple frappant.* ***La vraie théologie refit et acheva son éducation philosophique****. A cela rien d'étonnant : un professeur éminent, Mgr Granclaude, a bien composé un manuel remarquable de philosophie avec les seuls principes puisés dans l'enseignement théologique du Collège Romain.* ***L'avis des maîtres de la science n'est-il pas d'ailleurs qu'il faut "faire beaucoup de théologie pour être bon philosophe?"*** *C'est le conseil* ***inscrit sur le diplôme de docteur en philosophie*** *; c'était le conseil de saint Anselme : «Prendre* ***la Foi comme règle,*** *s'élever* ***ensuite*** *aux spéculations des vérités révélées - Fides quœrens intellectum. C'était également celui de Pie IX aux Allemands. Et puis toutes les argumentations, au Collège Romain, s'écartaient si peu de la forme* ***SYLLOGISTIQUE*** *! Ainsi, quoique, par nature, l'abbé Aubry tendit à s'affranchir des formes démonstratives, jamais pourtant il n'avançait une proposition qui ne fût la conclusion d'une étude plus complète et en règle.*

*«****La formation romaine, disait-il souvent, m'a rendu partisan inexorable de cette gymnastique de l'intelligence; un homme sérieux ne doit rien avancer qu'il ne soit prêt à justifier en forme syllogistique ; si je pèche sous ce rapport, ce n'est pas par système, mais par forme d'esprit****».*

*«****Faites de la théologie****, écrivait-il encore,* ***et vous serez philosophe, non pas à la façon de Descartes****, le père du rationalisme moderne,* ***l'hérésiarque de la philosophie****,* ***celui dont les doctrines sont devenues le Credo de l'université ; mais à la façon de saint Thomas et des scolastiques. DESCARTES, C'EST LE CRÉTINISME DE LA PHILOSOPHIE, le fléau de l'intelligence française depuis 250 ans****. Plus je vais, plus je vois les myriades d'influences malsaines qui ont découlé de là».*

Nous sommes loin, devons-nous redire encore, des idées qui font de Descartes le Père de la philosophie, et qui ont inspiré la plupart des ouvrages modernes, empreints, selon Renan, **"***d'un rationalisme respectable !***"** *- Tolle Thomam, avaient dit les protestants, et Ecclesiam dissipabo. Les philosophes de 1830 sont tout aussi francs : «Grâce à Descartes, disent-ils, nous sommes protestants en philosophie». - C'est que* ***la Scolastique est un arsenal inépuisable contre l'erreur****. Plus tard, la grande parole de Léon XIII réclamant la restauration de la philosophie de saint Thomas, confirma les idées de l'étudiant. Pour lui cette science devint «une affaire d'âme à l'égal de la poésie et de la religion ; car les âmes poétiques, religieuses, philosophiques, sont sœurs, parce que la poésie, la philosophie et la religion sont les trois manifestations d'un même sentiment». Il sentit, avec un tact parfait, que la «théologie et la philosophie sont la manifestation d'une même vie» ; il éprouva que «la prière et la morale chrétienne sont des sources de lumière philosophique ; que l'élan poétique de l'âme est aussi nécessaire à la philosophie que l'expérience et l'observation ; que si l'on n'y met que son esprit, il est impossible d'être un philosophe complet».*

p. 166. «De vieille date, disait-il spirituellement, je connais cette ***distinction*** *entre les principes et la pratique ; elle tend à établir qu'une chose peut être démontrée certaine, nécessaire en principe, et inutile, inapplicable, désastreuse en pratique. Le seul enseignement qui, dans la pratique, a charge et espérance de faire du bien, c'est celui qui est fondé sur les vrais principes, et je n'en connais qu'un, celui de l'Église, et l'Eglise c'est Rome... On attaque beaucoup nos méthodes et nos idées ; si, pour les combattre, on nous disait : Vous vous écartez des principes, par conséquent on ne peut vous suivre dans la pratique ! Nous demanderions la preuve de la majeure, sans trouver le raisonnement illogique. Mais quand on nous dit : Vos idées sont bonnes en principe ; elles sont même les vraies ; mais, en pratique, elle ne peuvent être appliquées ; nous répondons : Halte-là ! - Or, ceci, on me l'a dit mille fois, c'est ce qui m'a rendu de plus en plus* ***entêté****. Du reste,* ***plus j'étudie les livres et les hommes, plus je vois avec évidence que, dans l'enseignement des sciences sacrées, comme dans tout autre enseignement, ce qu'il y a de plus simple et de plus fécond en pratique, c'est ce qui est conforme aux principes****... Cette conviction, ajoutait-il dix ans plus tard, s'est accrue de tout ce que j'ai lu, médité, pratiqué, vu pratiquer en ce sens ou en sens contraire ; chaque jour m'en apporte une nouvelle preuve de témoignage ou de raison intrinsèque». - «Allez, conseillait-il à ceux qu'il formait à cette méthode, restez fidèles à notre idée ; continuez de* ***LA PUISER DANS NOS BONS VIEUX SCOLASTIQUES****, le temps vous dira le reste. Je dis notre idée ! Elle n'est pas de nous ; mais* ***c'est la seule à laquelle il faille revenir en France, et en dehors de laquelle on ne fera rien, on n'a rien fait depuis 200 ans****».* Plus de 350 aujourd'hui.